Chronique littéraire

Autor(en): **Rochat, Jules-J.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **61 (1957)**

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

PAR JULES-J. ROCHAT

Clarisse FRANCILLON, *Quatre ans.* — Jean-Michel JUNOD, *Le blé de la mer.* — Lucien MARSAUX, *Suite mérovingienne.* — Roland BRACHETTO, *La folie arlequine.* — Ernest FRICHE, *Poésie, que me veux-tu ?* — Jean CHRISTE, *Moutier, ville industrielle.* — Paul BACON, *Les Franches-Montagnes.* — Ernest ERISMANN, *Delémont et la vallée.* — *Bienne noir sur blanc.* — Roland BEGUELIN, *Le centenaire non célébré.* — *Miroirs.* — *Almanach catholique du Jura.* — ALI REBETEZ, *Table générale des matières des Actes.*

Ce sont des souvenirs de la dernière guerre que nous conte Mme Clarisse Francillon dans le roman paru en mars de cette année, *Quatre ans* [1]. L'histoire va du début du conflit au débarquement allié sur terre normande, en 1944.

L'auteur rappelle les grands événements de ces années sanglantes ; ceux-ci forment la toile de fond sur laquelle se dessinent les faits et gestes de tous les êtres que Mme Clarisse Francillon présente. Ce qu'a voulu la romancière, c'est noter les répercussions de la guerre en Suisse française. Comment réagissait-on, en Romandie, au récit des batailles qui se livraient ; que pensait-on des idéologies qui s'affrontaient ; quelle part prenait-on au drame qui se jouait ; comment vivait-on en ces temps difficiles ? Mme Clarisse Francillon répond à ces questions et à bien d'autres.

Pour que son tableau soit vrai, pour que son « rapport » soit vivant, la romancière jurassienne a dû mettre en scène un très grand nombre de personnages, personnages très différents les uns des autres par leur caractère, leur sensibilité, leur formation, leurs occupations, leur origine. Il y a la maîtresse de pension, ses nièces et ses hôtes qui

1 L'Abbaye du Livre. S. d. (Lausanne 1957).

viennent de Suisse allemande, de France et d'Angleterre ; il y a les jeunes femmes qui se souviennent de leurs années de Paris ; les employées qui cherchent à meubler leurs loisirs ; il y a les vignerons et les commerçants de rives du Léman ; les soldats suisses qui vont en permission ; il y a aussi les homme du maquis. La plupart des personnages de *Quatre ans* sont des femmes. Ces femmes sont bien étudiées, vivantes. Les hommes, eux, sont plus flous ; ils passent plus rapidement, montrent à peine leurs visages.

Ces personnages, dans leurs conversations, rappellent les grands événements qui se déroulent ; ils les commentent, disent leurs appréhensions, leurs craintes, leurs espoirs. Ils parlent d'eux-mêmes, avouent leurs petits soucis. Mme Clarisse Francillon, selon la méthode que nous lui connaissons, explique, en partant de l'extérieur, les êtres qu'elle présente. Elle note leurs gestes, les gestes qui définissent un caractère. Ces personnages, on les voit aller et venir, travailler, parler, rire, se plaindre — et leurs visages intérieurs, peu à peu, se dessinent. Clarisse Francillon peint par petites touches. Elle note quantité de détails qui semblent tout d'abord insignifiants, mais qui, dans l'ensemble, ont leur place et sont indispensables. Mme Clarisse Francillon n'oublie pas de rapporter les réflexions des êtres qu'elle observe. Souvent, elle évoque le passé pour mieux éclairer le présent.

Mme Clarisse Francillon possède le don d'observation. Rien n'échappe à ses yeux attentifs. Ce ne sont pas seulement ses personnages qu'elle décrit bien, mais aussi le cadre qu'elle leur donne. Elle rattache constamment les êtres qu'elle a créés aux choses qui les entourent. Avec ses personnages, nous descendons vers le lac, nous observons la vigne, les jardins, nous parcourons les rues d'une petite ville, nous entrons dans une librairie, chez un coiffeur, dans un café. Ce n'est pas une fresque générale que brosse l'écrivain ; c'est une suite de notations précises, de petits détails, qui donnent vie au récit ; c'est, de temps à autre, un tableautin exécuté en quelques lignes, tableautin qui frappe par sa netteté. En voici un :

Au tournant de la rampe, on commençait à découvrir, tapis contre la voie, le village d'en bas, l'éclat assourdi de ses vieilles tuiles. Malgré la sécheresse, la vigne se déployait, somptueuse. Depuis le début de la guerre, le raisin abondait chaque année ; était-ce une ironie du sort ? Des capillaires s'échappaient des fentes, dans les murs.

Lancette se baissa pour cueillir quelques renoncules, elle glissa le petit bouquet dans la broche de sa montre d'infirmière épinglée au revers de sa robe. Quand on est jeune, marcher trop lentement produit une véritable fatigue, une envie folle de courir vous empoigne. « Les barrières sont ouvertes », remarqua-t-elle, pour dire quelque chose. Mme Bertolasi n'aimait pas qu'elle demeurât silencieuse. Par la fenêtre de Mme Cornoz, on voyait luire la roue de la machine à coudre : la garde-barrière confectionnait une robe pour la petite Alsacienne qui séjournerait chez elle jusqu'en septembre. « En aurais-je fait autant, aurais-je invité, moi aussi, l'enfant d'un pays dévasté si je n'avais pas Reto ? Quand on a un mari... »

Les descriptions de Mme Clarisse Francillon sont pleines de charme. On y perçoit la tendresse que l'écrivain porte à sa terre romande, aux rives du Léman.

Près de la grève, écrit Clarisse Francillon, le lac laissait transparaître chaque ondulation du sable ; au large, il avait le bleu des glaciers à la coupure des crevasses. Partout sa tiédeur était telle qu'en plongeant, on n'avait même pas la sensation de changer d'élément, on croyait à la résurgence d'une vie oubliée, repliée, blottie dans la quiétude des eaux maternelles. L'horizon disparaissait, embué d'une vapeur où se réconciliaient le ciel et la terre. De petites voiles immobiles semblaient posées là pour l'éternité, sans souci des souffles qui ne venaient pas.

Cette citation encore :

Au bout d'une ruelle, on vit réapparaître le lac, maintenant d'un outremer insensé, labouré de vent. Si l'on se retournait, on découvrait les montagnes lointaines, tamisées d'irréel. Par un côté, la ville appartenait au midi, à sa dure clarté trop présente, par l'autre, elle touchait à l'enchantement boréal des terres du songe.

Quand on arrive à la dernière des 400 pages de *Quatre ans,* on a appris à bien connaître les nombreux personnages du récit. On repense à eux tous, à Carla, Martine, Renée, Vérène, Monica, à M. Bachofer, à Olivier, Laure, Gritte, Kitty, Annie, à Lancette, Will, Gilbert. Ils sont devenus des amis ; pourtant, il faut les quitter.

* * *

Un nouvel écrivain jurassien s'est fait connaître, M. Jean-Michel Junod, médecin à Bienne. Son premier roman, *Le blé de la mer* [1] est d'une lecture extrêmement attrayante. L'histoire est simple, mais éloquente. Elle a pour héros un meunier, Mark Trak, qui, après douze ans de captivité, rentre au pays. Mais ce pays a bien changé pendant l'absence du déporté. Le roi a été détrôné. La monarchie a fait place à un régime technocratique. Malheureusement, les ingénieurs, devenus les maîtres, sont gens à théories. Ils s'intéressent davantage à leurs découvertes techniques qu'aux hommes. Ceux-ci ne sont là que pour aider au succès des expériences entreprises, car la seule chose qui compte, pour les nouveaux maîtres du Farland, c'est le progrès scientifique.

Dans le roman de M. Jean-Michel Junod, les ingénieurs, les coordinateurs de la technocratie farlandaise ont remplacé tous les mets par les pastilles alimentaires AB. Prendre un repas, c'est sucer un ou deux de ces caramels. Ainsi, les habitants du pays se nourrissent, mais ils ne mangent pas.

1 Neuchâtel. Les Editions de la Baconnière. S. d. (1958).

Pour préparer ces concentrés AB, les ingénieurs emploient la chlorelle ; c'est donc à creuser les bassins de culture où poussera l'algue nutritive que tous les hommes valides du pays sont employés. En Farland, les hommes ne sont plus que les rouages d'une vaste machine. Sans les consulter, les chefs leur assignent leur place qu'ils ne doivent plus quitter. Ils creusent, ils piochent, pellent. Ils font les mouvements qu'on leur a ordonné de faire ; ils les font sans réfléchir, comme des robots. Au coup de sifflet, ils se rassemblent, vont toucher leurs bonbons vitaminés, puis s'étendent, pour dormir, sur leurs paillasses.

Cest à creuser l'un de ces bassins de culture de la chlorelle qu'est employé le meunier Mark Trak. Cela ne lui plaît guère. Il demande au chef de l'équipe, Hansor, qu'il a connu autrefois :

— Ne peut-on... rien faire contre tout cela ?

Hansor eut un sourire résigné.

— Que veux-tu dire ? Se révolter ? Non. Je crois que c'est impossible. Tu comprends, ce n'est pas comme lorsqu'on est oppressé par un régime politique qui veut imposer ses doctrines, ou forcer le peuple à faire la guerre, ou à changer de religion. Toute leur histoire est une affaire de progrès technique, dans tous les domaines, mais surtout dans la question alimentaire. Ils prétendent que cela ne marche qu'avec une organisation sévère. Le fait est que tout le monde a du travail et est convenablement payé. Il n'y a plus de chômage, et tu te rappelles la misère, avant la guerre.

— C'est peut-être un autre genre de misère, maintenant, dit Mark Trak.

C'est un roman d'anticipation que *Le blé de la mer*. Le Farland n'est pas un produit de la pure imagination. Dans certains pays ne trouve-t-on pas déjà des caramels alimentaires que l'on prend aux heures des repas et qui remplacent les mets ? Heureusement, il y a des hommes qui ne peuvent accepter le règne des ingénieurs, qui ne veulent se soumettre aux expériences des coordinateurs, qui refusent la dictature des techniciens-théoriciens ; il y a Mark Trak, le meunier, qui croit à la poésie, qui tient à sa liberté, qui se révolte et finit par retrouver sa dignité d'homme.

Le symbole de la poésie et de la liberté, c'est le moulin, le moulin que don Phosphate (un don Quichotte à l'envers), le coordinateur, veut tuer avec ses équations, le moulin que Mark Trak tente de reconquérir, de conserver. La victoire, c'est Mark Trak qui la remportera, puisqu'il réussira à moudre du grain à la barbe des géomètres qui préparent les bassins où pousseront les algues, puisque, lui et ses amis, ils réussiront à cuire du pain. Il y aura, pour chacun d'eux, une dizaine de miches. Citons M. Jean-Michel Junod :

Mark Trak sourit.

— Tu m'as expliqué, Ariel, l'autre soir, pourquoi les paysans avaient caché du blé chez eux pendant des années. « Pour conserver l'espoir », disais-tu. S'ils

mangent du pain, même une seule bouchée de bon pain frais, alors ils sauront que leur espoir peut se réaliser.

Les hommes regardèrent le meunier et, à travers lui et ses paroles, ils devinaient ce pain qu'il leur annonçait, ce pain presque symbolique. Car même si c'était, après tant d'années, le premier et le dernier pain qu'ils mangeraient, ce serait une victoire, une revanche sur l'algue, sur le coordinateur, sur le gouvernement, sur l'oppression aux multiples visages.

L'ouvrage de M. Jean-Michel Junod se termine sur une note d'espoir. Souhaitons, avec l'auteur du *Blé de la mer,* que nous conservions notre liberté, que les ingénieurs ne tuent pas la poésie.

M. Jean-Michel Junod s'exprime avec aisance et clarté. Son récit se déroule avec rapidité. Ici et là, un paysage est noté en quelques mots justes, en quelques lignes où perce l'émotion d'un poète.

Le blé de la mer est un beau début.

* * *

C'est un livre de souvenirs, en même temps qu'un livre d'histoire, que la *Suite mérovingienne* de Lucien Marsaux. L'écrivain se reporte à ses années d'enfance passées à Corgémont ; il nous dit comment il fut amené à s'intéresser à la Gaule, aux Francs. Il nous donne le chemin parcouru à la rencontre de ces guerriers brandissant la francisque, ces guerriers qu'il connaît si bien.

Marsaux — il nous le dit — n'a pas oublié ses émotions anciennes ; il a parfaitement retenu l'image qu'il se fit, dans son enfance, de la Gaule chrétienne. Mais a-t-il bien vu les Francs comme ils étaient en réalité ? Marsaux écrit :

Cela est vague, dira-t-on, et ancien. Votre mémoire a-t-elle rien retenu de précis ? Votre mémoire est peut-être de sable. Et le vent, depuis votre enfance, a soufflé. Vous avez vu les Francs comme les Primitifs voyaient les gens du temps de Tibère : habillés comme eux. — Si j'ai vu comme voyaient les Primitifs, c'est que, pour l'essentiel, depuis l'avènement du christianisme en Gaule, grâce aux Francs, qui firent passer dans l'Etat ce que les saints et les évêques avaient fait passer dans les mœurs des pauvres et de certains grands, les choses n'ont pas tellement changé en dépit de l'athéïsme et du laïcisme, et du cinéma.

Lucien Marsaux montre grande sympathie pour les Francs, dont on parle pour la première fois en 241, pour ces guerriers qui eurent pour « mission » de détruire l'empire païen pour préparer l'avènement d'un royaume chrétien. Parce qu'ils se mirent immédiatement au service du Christ, les Francs transformèrent l'Occident.

Marsaux nous dit tout ce qu'il sait sur les hommes qui firent la France, sur les ancêtres de Clovis, puis sur les successeurs de Dagobert.

1 Neuchâtel. Editions H. Messeiller. S. d. (1958). En hors texte, un très beau bois de Laurent Boillat.

Dans ses récits, où défilent de guerriers et des moines, il parle de combats, de luttes sanguinaires, de longues chevauchées et de conspirations de palais, de convoitises et de luxure ; il parle aussi de repentance, de générosité et d'amour, de renoncement, de sacrifices et de sainteté.

Ce sont des histoires de guerre, comme celle d'Adalric, duc d'Alsace, qui porta la mort et le feu dans le Jura ; ce sont aussi des récits pleins de fraîcheur et de poésie, comme ceux consacrés à sainte Odile. Par la qualité de sa foi, sa belle simplicité, son sens de la grandeur, Lucien Marsaux est un homme du moyen âge. C'est donc aussi comme un chroniqueur de l'époque qu'il restitue si bien qu'il a composé son dernier ouvrage. S'il est sollicité par tous les faits de la nature et de la vie, il tient également compte du surnaturel. Rien ne doit être négligé de ce que l'on sait quand on écrit l'histoire. Marsaux s'est donc longuement, patiemment informé. Ce qu'il a appris sur les Mérovingiens, il le dit sans en rien retrancher.

Marsaux nous parle aussi de l'histoire, des idées que l'on se fait de l'histoire. Certaines de ses pages méritent d'être relues et de rester dans nos mémoires :

> Le récit des événements, il y a longtemps qu'on l'a écrit, est une autre Ecriture sainte, un autre livre sacré, et comme la Bible, c'est un livre scellé, dont la lettre peut tuer. Nous n'avons pas le droit de proclamer que nous entrons dans la compréhension de l'incompréhensible, nous n'avons pas le droit de retrancher à ce livre de l'histoire un seul mot, nous n'avons pas le droit d'y ajouter une syllabe : nous ne cesserons d'être en danger, si nous nous occupons d'histoire... Ce livre, nous savons qu'il ne peut rien signifier d'autre que la gloire de Dieu et cependant souvent, il nous trouble, mais pouvons-nous affirmer que jamais personne ne comprît rien à l'histoire ?

Dans *Suite mérovingienne,* le récit se déroule sans hâte. L'historien ne voudrait rien oublier de ce qui peut nous intéresser. L'historien-poète, devrais-je dire, car Marsaux est un poète délicat, sensible, que l'on retrouve avec infiniment de plaisir dans *Suite mérovingienne,* cet ouvrage captivant, d'une grande fraîcheur, l'un des mieux réussis de l'écrivain romand.

* * *

M. Roland Brachetto, qui vient de faire paraître *La Folie arlequine* [1], est l'un des espoirs de la poésie romande. J'avais beaucoup apprécié ses *Poèmes pour une oisiveté d'hermine,* où Roland Brachetto livrait quelques-uns de ses rêves. J'avais dit, dans les *Actes* de 1953, les mérites de ce premier recueil.

La Folie arlequine fait songer au Verlaine des *Fêtes galantes.* Des êtres charmants et tendres, Cassandre, Arlequin, Pierrot, Pulci-

1 Quatorzième cahier de Jeune Poésie. Genève 1957. Bois d'E. Anderfuhren.

nelle, viennent à nous. Une musique les enveloppe qui rythme leurs pas, donne plus de grâce à leurs gestes. Au crépuscule, on aperçoit leurs sourires quelque peu mélancoliques.

Cette fête galante, on n'en voit que l'extérieur, la surface. Le poète parle d'amour, de tendresse sensuelle, de mort, mais sans approfondir. Ses personnages semblent, par pudeur, porter un masque. Mais que de grâce dans leurs gestes et leurs dires.

Le poète nous introduit d'une façon charmante dans son univers :

Je dis d'amour et de folie
sur un damier fleuri d'envies

J'écris d'amour et de silence
sur un cahier serti de chance

Je lis sur la peau de tes seins
les rires de mes blancs desseins

Je pense à travers les persiennes
de tes yeux verts aux rouges rennes
de mes espoirs et de mes peines

Sur les bleus enclos de tes reins
je calcule combien d'écrins
pour capter l'infini pervers
que tu répands à cœur ouvert

Dans *La Folie arlequine,* les vers de Roland Brachetto — qui avait débuté avec des vers libres — sont réguliers. « Il faut croire, dit l'éditeur, que la vieille prosodie classique permet une incantation qui garde tout son pouvoir de séduction. Plus d'un poète aujourd'hui aime à créer ce contraste entre un contenu volontiers débridé et une forme stricte. »

La langue est précise, élégante, les images bienvenues. De l'enchaînement des mots, une musique s'élève, la musique de cette fête où vont, enlacés, l'amour et la mort.

Il y a quelque chose on dirait le silence
peuplé d'insectes lourds quand l'été nous relance
il y a quelque chose on dirait la chanson
qu'un amour englouti lâche dans la mousson
moulant les dunes bleues au gré des lunes rouges

Belles mélodies, jamais monotones, grâce à l'enjambement qu'utilise le poète, grâce aux rythmes très variés de Roland Brachetto.

Un blanc méthane emporte vos dentelles
adieu les feuilles mimes de la mort
un vent vous chasse et vous fond le remords
de la trouble innocence O mes citelles
vous qui mourez dans ce ballet de cendres
avec vous mes Pierrots veulent descendre
De leur farine ayez pitié Sont-elles
belles leurs Colombines leurs folies
dans la trame de ma vie abolie

Ailleurs :

Ton poids de neige bleue
m'entraîne dans les plis
de l'amer infini
Le clavecin frileux

écume la nuit vive
de toute sa tendresse
Il blesse les convives
à chacun sa caresse

Fleur dans un vent de feu
c'est toi qui fais les cieux
si chargés de mémoire
Je t'aime dans le soir

Les bois d'Ernest Anderfuhren complètent harmonieusement ce recueil de valeur.

* * *

Dans un excellent ouvrage paru l'année dernière [1], M. l'abbé Ernest Friche définit la poésie, qui ne consiste pas, pour lui, en des vers bien peignés, avec la raie de la césure. La poésie, dit-il, « est une expérience du réel qui dépasse longuement celle du savant, en profondeur et en étendue ». Ainsi que l'a dit l'abbé Brémond, « l'expérience poétique est la saisie immédiate et massive de ce réel qui échappe à la prose ».

La poésie se trouve donc dans la réalité. Mais l'univers est une image de Dieu. « L'univers visible et sensible est un texte, un écrit, un livre qui raconte la gloire de Dieu ». Le poète exprime son moi ; mais ce « moi » profond est une image de l'univers, de cet univers qui enferme Dieu, qui est une image de Dieu. La poésie authentique va donc nécessairement à Dieu.

Dieu se trouve dans le réel. Mais, cet univers, savons-nous le lire ? Comprenons-nous son symbolisme ? La Bible nous y aide. De plus, les poètes véritables sont inspirés ; ils trouvent facilement Dieu dans sa création. Car, ce que veut la poésie, c'est « découvrir l'unité du regard de Dieu posé sur Sa création une et indivisible, discerner le spirituel dans le sensible, faire du poète ce « devin », ce « voyant », capable de dérober quelques bribes précieuses au mystère des choses ambiantes ».

1 *Poésie que me veux-tu ?* Suivi d'un essai partiel d'interprétation de *La cantate à trois voix* de Paul Claudel. A Porrentruy, chez l'auteur (collège St-Charles) 1957.

La poésie révèle Dieu. Baudelaire l'a dit dans ces vers :

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

M. l'abbé Friche, qui cite Baudelaire, ajoute :

En effet, la nature est un temple où se déroule une liturgie permanente et variée, mais incomplète par elle-même, tant que lui manque le *prêtre* ; selon le mot du fameux sonnet, elle n'exprime que de *confuses paroles,* elle *bégaie,* dira Claudel ; elle demande et attend son interprète autorisé, l'homme intelligent, le *poète,* qui est le prêtre de l'univers matériel, et dont la fonction est d'immoler intellectuellement les choses sur l'autel de la poésie.

A la fin de son étude, M. l'abbé Friche demande à quelques poètes — Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Claudel — d'illustrer sa thèse. Il s'arrête surtout à Claudel dont il donne une interprétation magistrale de *La cantate à trois voix.*

Tous ceux qui s'intéressent à la poésie liront cette remarquable étude de M. l'abbé Friche : *Poésie, que me veux-tu ?*

* * *

Ces dernières années, quelques beaux livres ont paru sur le Jura et quelques-unes de ses villes et régions. Ces ouvrages disent le besoin qu'éprouvent, en ce moment, les gens d'ici de s'interroger, d'étudier le passé, de remonter aux sources, d'inventorier leurs richesses. Ces études se poursuivent. Les Editions générales ont donné, dans la collection Jura, *Moutier, cité industrielle* et *Les Franches-Montagnes, pays des hautes joux ;* les Editions Pierre Boillat ont fait paraître *Bienne noir sur blanc,* tandis que les Editions du Griffon ont offert, dans la collection Trésors de mon pays, *Delémont et la vallée.*

C'est à M. Jean Christe, instituteur à Courrendlin, que nous devons *Moutier, ville industrielle* [1]. M. Jean Christe s'occupe du passé tout d'abord. Moutier, dit-il, fut un monastère avec son école, un centre de culture, avant de devenir, longtemps après, une cité industrielle.

C'est au milieu du VIIe siècle, alors que Sigebert III était roi des Francs, que l'abbé Walbert, de Luxeuil, reçut de Gondouin, duc d'Alsace, la « grande vallée », entourée de montagnes et où coulait une

1 Jean Christe, *Moutier, ville industrielle.* Photographies de Roger Bimpage. Genève, Editions générales S.A. S. d. (1957). Préface, avant-propos, introductions par H. Huber, conseiller d'Etat, M. Bindit, préfet, Born, ancien maire, Graf, maire, les membres du conseil de bourgeoisie, F. Keusser, président de l'ADIJ, et Raederer, éditeur.

petite rivière, pour y construire un couvent. L'abbé Walbert y envoya des moines colombaniens sous la conduite de Germain de Trèves, moine qui appartenait à la noble famille mérovingienne. De petites cellules furent construites, puis une église dédiée à saint Pierre. Le successeur de Gondouin, Adalric, était un guerroyeur. Ses gens pénétrèrent dans le Jura, y firent régner la terreur. Au cours d'une escarmouche, Germain de Trèves et son prévôt Randoald, furent tués à coups de lance dans la plaine de la communance entre Delémont et Rossemaison, le 21 février 675.

L'abbaye de Moutier fut restaurée en 697 par le roi Conrad de Bourgogne. Le fils de celui-ci, Rodolphe III, fit, en 999, cadeau du couvent à l'évêque de Bâle ; donation nulle, prétendent quelques historiens, dont M. André Rais, de Delémont. L'abbaye fut sécularisée en 1079. Le chapitre de chanoines qui la remplaça hérita de tous les droits qu'elle avait acquis. Le chapitre de Moutier-Grandval eut de nombreux démêlés avec l'évêque de Bâle. Ces querelles permirent à Berne d'intervenir. Finalement, en 1486, un traité de combourgeoisie fut signé entre les chanoines et Prévôtois, d'une part, et Berne, d'autre part.

Dès le IXe siècle, le couvent eut son école. Celle-ci, afin que maîtres et élèves pussent jouir d'une grande tranquillité, avait été édifiée en dehors du monastère. Elle se trouvait sur le chemin qui conduit à Perrefitte. Le *scolarium* (mot qui s'est transformé en Chalière) de Moutier devint célèbre. On y venait de très loin pour profiter de l'enseignement de maîtres admirables : Ison de Saint-Gall, mort en 871 ; Heiric d'Auxerre, né en 841 ; Nicolas de Courrendlin, né en 1306 ; Albert de Porta (1346-1352) ; Werner Uttinger, né en 1400. L'école avait sa chapelle ; celle-ci existe encore aujourd'hui. Il y a quelques années, on a découvert, sous le badigeon qui recouvrait les murs, de magnifiques fresques qui datent de l'an mille et appartiennent à l'école de Reichenau.

Le chapitre avait également son hôpital, ouvert le 17 mai 1148, placé sur des bases nouvelles le 4 mai 1308. Dans une contrée aussi sauvage, où les hivers étaient particulièrement rudes, cette maison hospitalière, créée par le prévôt Luthold de Rœttelen avec l'approbation du prince-évêque Othon de Grandson, dut rendre les plus grands services et secourir pas mal de déshérités, d'infortunés, d'êtres en détresse.

La Réforme supprima le chapitre. Les chanoines s'enfuirent à Soleure. En 1537, ils s'établirent à Delémont, pour le plus grand bien de cette ville, qu'ils aidèrent à se développer.

Le chapitre avait hérité de l'abbaye un important trésor. Celui-ci, au temps de la Réforme, avait été transporté à Soleure, puis à Delémont ; quand la Révolution éclata, les moines le placèrent à Courrendlin, puis de nouveau à Soleure ; enfin, le 15 février 1805, ce trésor

fut donné à l'église Saint-Marcel de Delémont. Au cours de ses déplacements, de nombreuses pièces furent perdues. De l'important trésor, il ne reste qu'une châsse d'argent doré qui renferme le squelette de saint Germain, une châsse en bois doré qui contient les restes de saint Randoald ; un calice en argent doré ; la crosse exécutée par saint Eloi, remise par le roi Dagobert à son cousin Valbert, abbé de Luxeuil, et offerte par celui-ci à Germain de Trèves quand il l'envoya à Moutier ; les sandales et les bas liturgiques de saint Germain.

Comme on le sait, la célèbre Bible de Moutier-Grandval se trouve aujourd'hui au British Museum de Londres. Quand, sous la Révolution, les moines quittèrent précipitamment Delémont, ils oublièrent leur précieux livre. Celui-ci fut, un peu plus tard, retrouvé par des enfants dans le galetas de la maison des demoiselles Verdat. Pour 3 fr. 75, il devint la propriété d'Alexis Bellenot, ancien maire de Delémont, qui le céda, avec bénéfice, naturellement, à un antiquaire de Bâle. Enfin, l'antiquaire en retira 18.000 francs en le vendant au British Museum.

La Bible de Moutier-Grandval, à laquelle collaborèrent vingt-neuf scribes, fut écrite à Tours entre 820 et 830 et enluminée entre 830 et 840. Son texte est en minuscules franques ; l'ouvrage renferme cinquante-six grandes initiales. Ce livre précieux dut être offert à Moutier-Grandval par le propriétaire d'alors du monastère, l'abbé-laïc Liutfrid de Tours, comte d'Alsace.

Du Moutier ancien, il reste la chapelle carolingienne de Chalière, la collégiale de Saint-Germain, que l'on croyait avoir été démolie en 1859, et la maison capitulaire des chanoines (le château), qui abrite aujourd'hui la préfecture. L'élégante tour des prisons, construite au XVe siècle, fut démolie à la fin du XIXe siècle. L'église de Saint-Pierre, édifiée par les premiers moines, avait été restaurée en 1741 ; elle fut jetée bas en 1873.

Au pied du monastère se trouvait le bourg qui se forma entre 968 et 1148. Il était composé de maisons de bois, sans cheminées ; la fumée de l'âtre s'échappait par des interstices de la construction. Ces maisons abritaient une centaine de personnes qui vivaient de la culture de la terre. Pendant des siècles, il n'y eut pour ainsi dire pas de changements. Le village semblait endormi. En 1818, il ne comptait que 556 habitants. Mais, en 1900, il en avait 3088. Que s'était-il passé ? L'horlogerie, après s'être installée dans le Jura neuchâtelois et dans les Franches-Montagnes, avait pénétré dans Moutier. Abraham Pagnard, en 1768, Isaac Giraud, de Pontenet, en 1760, avaient installé des ateliers familiaux. Ils furent imités.

Les horlogers fabriquèrent tout d'abord la montre complète ; puis ce fut la spécialisation, afin d'aller plus vite.

M. Jean Christe écrit :

Le monde est ainsi fait que l'apparition de nouveautés amène incontestablement les hommes à rechercher toutes les possibilités de simplifier leur travail. Les artisans de Moutier comprirent cette loi inéluctable et se mirent à rechercher les moyens permettant une accélération du travail et un meilleur rendement.

Ce sera là l'origine de l'industrie des machines en notre localité.

La création de ces machines spéciales, facilitant et simplifiant le travail, mais d'un prix certainement trop élevé pour en permettre l'achat par le petit horloger familial, conduisit à la construction des premières fabriques. Seuls les ateliers de terminage auxquels on fournissait les ébauches nécessaires continuèrent à prospérer « à domicile ».

Des fabriques furent donc construites. En 1851-1852, on bâtit la « Grande Fabrique » qui fut l'une des premières du Jura. Spécialisée d'abord, elle finit par exécuter la montre complète. En 1870, elle employait 500 ouvriers et confectionnait 40.000 montres par an. Puis vint la fabrique du Nord (boîtes de montres) qui comptait mille ouvriers en 1905 ; d'autres suivirent qui se sont fait connaître dans le monde entier.

Mais c'est surtout par ses tours automatiques à décolleter que Moutier, cité industrielle, a fait sa réputation. Ces tours permettent de façonner des pièces terminées, sorties directement d'une barre de métal ; l'homme n'intervient que pour mettre en train la machine et pour changer les barres. Ce sont donc des merveilles d'ingéniosité, de précision, que les machines fournies par les usines Tornos, Pétermann, Bechler, Perrin. Les hommes qui les ont imaginées, perfectionnées sont des enfants de Moutier. La prospérité de la ville est donc due avant tout à l'intelligence, à l'esprit d'invention, au travail patient de ses fils.

Depuis 1841, Moutier a eu sa verrerie. Celle-ci causa parfois bien des soucis à ses directeurs. Aujourd'hui, elle donne satisfaction. Avec celle de Romont, elle couvre le 85 % de la demande du pays.

C'est une documentation variée et intéressante que M. Jean Christe, conseillé par M. André Rais, nous offre sur l'abbaye de Moutier-Grandval et sur la ville industrielle d'aujourd'hui, ville abritant des hommes passionnés de technique, des hommes audacieux, travailleurs, créateurs.

L'ouvrage a été illustré par Roger Bimpage, un photographe qui connaît son métier ; les images de cet artiste sont vivantes ; après nous avoir présenté les monuments anciens les plus caractéristiques de Moutier, il nous donne de remarquables instantanés du monde des machines d'aujourd'hui.

Comme tous les ouvrages de la collection Jura des Editions générales, *Moutier, cité industrielle* est présenté avec un soin digne d'éloges.

* * *

C'est un livre avant tout historique que celui de M. Paul Bacon sur les Franches-Montagnes[1]. M. Paul Bacon, qui fut pendant plus de quarante ans, maître à l'école secondaire de Saignelégier, n'a cessé d'étudier le passé de son coin de terre auquel il porte un amour profond. Il a fouillé des archives, lu tous les ouvrages consacrés à sa région, consulté les personnes qui pouvaient lui apporter des renseignements précieux. C'est donc un long travail de recherches, de documentation, que nous offre M. Paul Bacon, en même temps que les résultats de ses observations.

C'est à la fin du XIe ou au début du XIIe siècle, semble-t-il, que commença le défrichement du pays des hautes joux, travail difficile, dur, travail de titan.

Qu'on se représente, écrit M. Paul Bacon, une solitude hostile, un plateau désert hérissé de vastes forêts vierges coupées de saiges (marais) et de laités (étangs). Un fouillis impénétrable de troncs renversés, de branches éparses, d'épines revêches, de lits de mousse superposés, refuges inviolés des bêtes sauvages. L'évaporation des terrains marécageux devait provoquer un climat aussi rude que celui de la Brévine. Il fallut d'abord abattre des pans entiers de hautes futaies, ouvrir des sentiers et des chemins, établir des ponts et des passerelles pour pénétrer au cœur des clairières. Dans l'impossibilité de transporter le bois, on eut recours au feu. Puis il s'agit d'extirper les racines et les souches, travail de titan à une époque où les explosifs étaient inconnus. Ainsi, pas à pas, la forêt reculait pour faire place au pâturage, aux jardins, aux clos et plus loin aux terres cultivables.

Les hommes défricheurs étaient soutenus par les moines. Ceux-ci, partis de Saint-Ursanne, avaient fondé, en 1139, l'église de Montfaucon, qui devint l'église même de la Franche-Montagne. Peu à peu, autour des hommes de Dieu, de petites communautés s'organisèrent. Le curé n'était pas seulement le chef spirituel de la paroisse ; il y maintenait aussi l'ordre et les bonnes mœurs.

De 1347 à 1349, la peste noire fit de nombreuses victimes dans la prévôté de Saint-Ursanne. Le pays des hautes joux ne fut pas épargné. Pour le repeupler, pour redonner courage aux défricheurs, le prince-évêque Imier de Ramstein décida que tous les hommes qui s'établiraient dans la montagne de Faucon et les territoires environnants seraient dispensés des tailles, des exactions ou impositions. Le pays des hautes joux devint donc, en 1384, année où Imier de Ramstein donna cette charte de franchises, la Franche Montagne.

Le territoire franc-montagnard eut ses heures claires et ses heures sombres. Il eut à subir les répercussions de la guerre de Trente Ans et de la Révolution. Il vit la révolte des paysans. Le plus souvent, les Francs-Montagnards, sous le sage gouvernement des

1 Paul Bacon, *Les Franches-Montagnes pays des hautes joux.* Genève Editions Générales S.A. S. d. (1957). Photographies de Roger Bimpage. Préface d'Eugène Péquignot. Présentation de l'éditeur, B. Laederer.

princes-évêques, vécurent dans la paix. Ils furent paysans avant tout, éleveurs de chevaux. Il naquit bien, ici et là, une industrie ; mais les ateliers, jusqu'à l'ouverture des fabriques d'horlogerie, demeurèrent modestes.

M. Paul Bacon veut être complet. Il nous parle aussi des foires et de la vie de famille, de l'habillement et de la nourriture, des métiers et des écoles. Il nous dit la manière de vivre des habitants, nous fait entrer dans leurs maisons. Il s'intéresse à leur langue, aux œuvres d'art. Il s'arrête à deux manoirs, Spiegelberg et Franquemont, décrit les belles cérémonies de l'abbaye de Bellelay.

Et aujourd'hui...

Perdu dans les neiges, à l'abri des hautes futaies, longtemps privé de bonnes voies de communications, le Franc-Montagnard (le terrien surtout) n'a guère changé au cours des siècles. Replié sur lui-même, il a conservé ses us et croyances, son caractère jalousement indépendant. Il n'est pas pétri d'une pâte de noisette ; il fait penser à la saveur âcre de la résine, comme la chair des cortinaires et des tricholomes blottis au pied des grands conifères.

L'évolution de la population industrielle fut rapide, preuve de son esprit d'initiative, de sa facilité d'adaptation. L'ère des fabriques s'est ouverte dès le début du siècle ; l'horloger paysan a vécu, le travail à domicile a disparu. Qu'il soit demeuré fidèle à ses champs, qu'il ait abandonné la charrue pour l'usine, que les crises successives l'aient forcé à émigrer, le Franc-Montagnard est resté le plus Jurassien des habitants des antiques marches rauraques. N'a-t-il pas de qui tenir ? Descendant des pionniers de la première heure, héritier des Francs-Comtois, riverains du Doubs, ou fils des bannis de la Réforme, il s'est figé, inassimilable, ce qui ne l'empêche pas d'être fort accueillant. Fidèle à sa foi comme à sa patrie, il lutte pour l'intégrité de son sol et contribue à maintenir intacte et sereine l'âme, l'originalité franc-montagnarde.

C'est l'ouvrage d'un homme parfaitement documenté que *Les Franches-Montagnes,* un ouvrage bien construit, qui nous renseigne avec force détails sur l'une des plus belles régions du Jura. C'est aussi un livre bien écrit. Paul Bacon manie une langue claire, d'une grande élégance.

Historien, l'auteur des *Franches-Montagnes* est aussi poète. On entend, ici et là, battre son cœur. Quand il parle de la beauté de son pays, quand il évoque certaines cérémonies anciennes, l'émotion le gagne.

Pour l'ouvrage de M. Paul Bacon, M. Eugène Péquignot, ancien secrétaire du Département fédéral de l'économie publique, a écrit une préface où il dit tout son amour pour les Franches-Montagnes, où il rappelle quelques souvenirs amusants ou émouvants.

Les nombreuses photographies de M Robert Bimpage sont celles d'un artiste qui comprend le sens, la beauté d'une terre, qui sait montrer ce qu'elle a de caractéristique.

Les Franches-Montagnes, pays des hautes joux, fait le plus grand honneur à l'auteur, au photographe et à l'éditeur.

* * *

C'est un ouvrage bien agréable à lire que celui consacré par M. Ernest Erismann à *Delémont et la Vallée* [1]. Si l'auteur de ce livre, qui donne avec précision le développement de Delémont, rappelle de nombreux faits du passé, il le fait sans pédanterie. Son érudition n'a rien d'agaçant. Comme le dit très bien l'éditeur, « les faits cités ne sont pas rapportés pour eux-mêmes ; ils servent à illustrer un point de vue ou à définir l'état d'esprit d'une époque. Ce souci de synthèse conduit tout naturellement aux idées générales qui dépassent le témoignage personnel ».

Delémont (Telsperg), dont le nom est mentionné pour la première fois dans un acte de 735 - 737, appartint, avec sa vallée, aux ducs d'Alsace, puis aux ducs de Ferrette. Acheté en 1271 par le prince-évêque Henri de Neuchâtel, Pierre Reich de Reichenstein lui accorda, en 1289, ses premières franchises.

Pendant des siècles, la ville, qui comptait 900 âmes, demeura quelque peu repliée sur elle-même. On y menait une existence tranquille, monotone, quand la peste noire, la lèpre ou la guerre ne répandaient pas la misère, la désolation, la tristesse, la mort. On n'y souhaitait ni changement, ni bouleversement. Le goût de l'aventure, de la nouveauté n'apparaissait nulle part. La raison de cette longue stabilité des mœurs et des esprits, on la trouvera sans doute, écrit M. Ernest Erismann, « dans un impérieux besoin de sécurité, incompatible avec la notion d'un bonheur individuel. Les bourgeois d'autrefois étaient les branches et les racines du même arbre. Tous solidaires dans l'espace et dans le temps. Leurs maisons duraient des siècles et leurs meubles défiaient l'usure. Six générations naissaient et mouraient dans le même lit. Associés au style des maisons, à l'oraison des cloches et au glouglou des fontaines, ils faisaient en quelque sorte partie du décor. Les remparts de la ville formaient les limites de leur univers. »

Vint la Révolution, l'Empire. Delémont, devenu français, dut fournir des soldats à Napoléon. Après 1815, ce furent encore des années de grisaille. Mais Delémont n'a pas fini de grandir. Ses habitants, autrefois, ont surtout rêvé ; pourquoi ceux d'aujourd'hui ne préféreraient-ils pas l'action ? La ville est encore lourde du poids de son destin. C'est ce que pense M. E. Erismann. Du balcon de la tour de l'église Saint-Marcel, il a contemplé la ville, la plaine qui se déroule vers Courrendlin et Vicques, et que cerne un rempart de montagnes bleues.

Comment, écrit-il, devant l'ampleur de ce paysage, se défendre de l'idée que Delémont n'a jamais pris conscience de son vrai destin ? Ici, se trouvent réunies les conditions les plus favorables au développement d'un grand centre urbain. On

1 Dans la collection Trésors de mon Pays. Neuchâtel, Ed. du Griffon. S. d. (1958) Photographies de Jean Chausse.

imagine la houle des toits déferlant à travers champs ; Courroux absorbé, digéré ; Courrendlin annexé. Je n'appelle pas de mes vœux la fourmilière anonyme ; mais les fanatiques de la vie bucolique ont beau dire, il n'y a de vraie civilisation que dans les grandes villes. Quelle fatalité voua ce carrefour, ce lieu de rencontre, à la stagnation et l'empêcha d'obéir aux impératifs de sa situation topographique ? N'approfondissons pas trop ; regardons plutôt vers l'avenir. Un jour, Delémont quittera la flânerie pour un bon pas de course qui mène quelque part. Tout grand chêne a commencé par être une baguette.

Après Delémont, la vallée. M. Erismann nous présente les treize francs villages qui y sont parsemés : Bassecourt où, il y a moins d'un siècle, « une éclosion industrielle étonnamment rapide a bouleversé l'armature sociale » ; Courfaivre « qui égrène ses maisons le long d'une route qui évite prudemment le fond de la vallée, exposée aux crues de la Sorne » ; Montavon et Séprais « adossés à un pli du Mont-Terrible, dans un décor de vergers et de forêts » ; Pleigne qui, « sur un plateau dénudé, balayé des vents, respire la paix des pâturages » ; Mettemberg, Movelier, Ederswiler, Roggenbourg, « villages sans histoire, où l'on ne va jamais, que seul un incendie signale de loin en loin à l'attention du monde extérieur » ; Soyhières, « poste avancé du français à la frontière des langues » ; Courroux, « prolongement d'une banlieue delémontaine » ; Courrendlin, « qui amorce un net mouvement d'expansion industrielle » ; Vicques, porte d'entrée du val Terbi, où l'on découvre, entre de hautes collines, Courchapoix, Montsevelier, Mervelier, Corban, villages dont les habitants ont abandonné le métier à tisser et la charrue pour travailler dans les usines de Delémont et de Choindez ; Vermes, dans le vallon d'Envelier « où le silence appartient à l'éternel clapotis de la rivière » (la Gabiare).

M. Ernest Erismann est poète : on l'a remarqué par les citations que j'ai faites. Il écrit bien, manie un français d'une grande élégance. Son livre abonde en notations délicates, en observations malicieuses, en descriptions rapides et charmantes comme celle-ci :

Du côté de l'est, la plaine alluviale de Delémont se développe d'un seul mouvement, sans houle apparente, jusqu'à Vicques. Céréales et plantes sarclées s'inscrivent ici dans le paysage le plus profondément humanisé du Jura. Au cœur de l'été, l'explosion fauve des coquelicots incendie les blés, tandis que le chant perlé d'alouettes invisibles vibre sans répit au plus haut des airs. Une lumière nuancée, d'une admirable transparence y rapproche les plans éloignés et prête aux humbles teintes quotidiennes les douces tonalités du pastel.

Pour *Delémont et la Vallée,* M. Jean Chausse a réalisé des photographies remarquables. Ses vues nous donnent les aspects les plus curieux, les plus attrayants, souvent aussi les plus inattendus de Delémont et de sa vallée ; elles rendent aussi toute la poésie enfermée dans un paysage, dans un coin de rue, dans un groupe de vieilles maisons.

* * *

Ce n'est pas un guide pour touristes que nous offre Christian Staub sous le titre *Bienne noir sur blanc* [1]. L'excellent photographe s'est moins intéressé aux monuments, aux maisons, qu'aux hommes et aux animaux. C'est le reflet humain d'une ville qu'il connaît admirablement qu'il a voulu rendre. Il a flâné partout, à la gare, dans les bistrots, dans les ruelles de la vieille ville et à la plage, au théâtre, à la maternité, dans les fabriques, sur la grand'place un jour de pluie, au bord de l'eau un jour de soleil ; il a flâné partout afin de surprendre le geste, l'attitude, l'expression qui parlent avec franchise, qui trahissent des sentiments vrais, la scène qui émeut, qui frappe par ce qu'elle a de spontané, de naturel.

Ce sont les hommes que veut étudier Staub, les hommes dans leurs manifestations diverses, au travail et dans leurs amusements. Les immeubles, les fresques, les statues ne sont pas négligés ; mais ils sont les éléments du décor, un décor qui aide à donner leur sens aux gestes humains.

Pour ce recueil de photographies, M. Bruno Kehrli a écrit une introduction ; ce sont quelques pages d'une grande densité, où il définit le caractère de Bienne et donne, du Biennois, un portrait précis et juste.

Bienne, dit M. Kehrli, est une ville accueillante à tous, une ville « ouverte à l'homme ». Tout y a été construit, aménagé, pour l'homme. Comme sa ville, le Biennois est ouvert. Il est aussi passionnément désireux de liberté, non pas de liberté politique, « mais de cette liberté individuelle, personnelle, de cette liberté d'être soi sans se faire pulvériser ou rappeler à l'ordre par les impératifs risibles d'une société constituée ». M. Bruno Kehrli dit encore :

> Aussi le Biennois peut-il se définir par son attachement à ces deux valeurs : le travail et la liberté. Aussi Bienne doit-elle être définie par le Biennois : c'est en lui qu'elle trouve sa raison d'être et d'être aimée. Elle n'est pas le lieu de quelque grand événement ; aucun grand monument ne s'y propose à l'admiration du public ; aucune avenue n'y offre la beauté de sa perspective ; aucun quartier, le charme de sa disposition. Mais ne suffit-il pas, pour apprécier une ville, de songer qu'elle a su, si clairement, si manifestement, faire de l'homme son centre.

* * *

L'évêché de Bâle fut, en 1815 et dans les circonstances que l'on sait, rattaché au canton de Berne. En 1909, l'idée germa d'organiser une manifestation pour célébrer le centenaire de ce rattachement. A Delémont, le 21 décembre 1910, quelques personnes se réunirent pour en discuter. Une commission d'initiative fut créée. L'année sui-

1 *Bienne, noir sur blanc.* Photos : Christian Staub. Deutscher Text. : Justus Imfeld. Texte français : Bruno Kehrli. Bienne, Editions Pierre Boillat. S. d. (1957).

vante, le 27 mai, le Conseil municipal de Delémont décida que le centenaire de la réunion du Jura au canton de Berne serait célébré. Un comité d'organisation, élargi par la suite, fut donc constitué. Mais la célébration de ce centenaire ne fut pas approuvée partout. Les journaux jurassiens demandèrent si les manifestations prévues étaient bien nécessaires. Il y eut des réunions d'information houleuses ; il y eut des échanges de propos assez vifs, des résolutions qui ne furent pas suivies, des appels mal compris. Puis ce fut la guerre. Le temps n'était plus aux réjouissances. Le 17 janvier 1915, le comité d'organisation, réuni à Delémont, décida de remettre à plus tard les fêtes du centenaire. Dès lors, il ne fut plus jamais question de cette commémoration.

C'est la chronique de ce centenaire non célébré que Roland Béguelin, avec clarté et non sans humour, donne dans une brochure parue l'année dernière [1]. M. Roland Béguelin, qui désire être complet. cite abondamment les journaux, dont les rédacteurs, les Léon Froidevaux *(Petit Jurassien)*, les Paul-Henri Cattin *(Journal du Jura)*, les Grobéty fils *(Impartial du Jura)*, les Marquis *(Abeille)*, les Charles Neuhaus *(Jura bernois)*, les Oscar Robert *(Courrier de la Vallée de Tavannes)*, les Bertrand Schnetz *(Le Démocrate)*, discutèrent avec passion les festivités projetées, rendirent compte fidèlement de toutes les séances du comité d'organisation. C'est une page des annales de la Presse jurassienne, c'est une intéressante contribution à l'étude de l'histoire jurassienne que le dernier ouvrage de M. Roland Béguelin.

* * *

Depuis fin 1957, le Jura possède une revue littéraire et artistique, *Miroirs* [2]. Trois numéros ont paru jusqu'à maintenant qui, tous, présentent des textes, des bois et des dessins du plus grand intérêt. Trois numéros... Il faut admirer le courage de M. Jean-Pierre Reber, qui a lancé *Miroirs* et qui fait preuve du plus bel optimisme ; il faut remercier de leur générosité ceux qui ont financé la revue jurassienne et souhaiter que les amis de celle-ci deviennent toujours plus nombreux.

Quel est le but de *Miroirs ?* M. Jean-Pierre Reber l'indique en tête du premier cahier : « Editer des auteurs jurassiens et les faire connaître à ceux qui, dans le Jura, éprouvent quelque attrait pour les choses de l'esprit. » La revue désire créer autour des écrivains, des poètes, des artistes jurassiens un climat de sympathie nécessaire à leur épanouissement.

1 *Le centenaire non célébré. 1815-1915.* Delémont, Editions du *Jura Libre.* 1957.

2 *Miroirs, Revue jurassienne.* Editions des Compagnons de la Marjolaine, Bassecourt (Suisse).

Miroirs est une revue ouverte à tous. M. Jean-Pierre Reber écrit dans son éditorial du troisième cahier :

> Nous butinons au gré de notre plaisir. Quand un poème ou un conte nous paraissent révéler quelque talent, nous les accueillons, qu'ils se réclament de cette école-ci ou de celle-là ; quand un article nous semble de nature à susciter une discussion intelligente, nous le publions, qu'il défende telle opinion plutôt que telle autre. Pourquoi prétendrions-nous imposer une esthétique, alors qu'il y en a cent. Ce serait pour le moins ridicule, dans un pays trop petit pour ne pas accorder la plus large audience à tous ceux, écrivains ou artistes, qui témoignent d'une valeur certaine. Notre ambition n'est pas d'exclure, mais d'unir.
>
> Notre plus grande joie serait donc de voir ceux de chez nous collaborer dans une atmosphère amicale et se livrer à leur public avec une certaine dose d'humilité.

De nombreux écrivains et artistes jurassiens ont déjà répondu à l'appel de M. J.-P. Reber [1]. Cependant *Miroirs* n'entend nullement s'enfermer dans le Jura. La revue désire garder le contact avec les cantons romands et la France. Elle a publié déjà des poèmes du chamoine M. Michelet, prix Montyon de l'Académie française, de Jacques Chessex, dont les vers d'une grande simplicité chantent délicieusement, de Gilbert Troilliet, le fondateur de *Présence,* l'un des meilleurs poètes de Suisse romande.

La belle initiative de Jean-Pierre Reber doit être soutenue. Je souhaite plein succès à *Miroirs,* revue jurasienne.

* * *

Fidèle au rendez-vous, l'*Almanach catholique du Jura* [2] nous revient chaque année avec ses chroniques, ses contes et ses nouvelles. On l'apprécie parce qu'il est parfaitement documenté sur la vie religieuse de notre petit coin de terre, parce qu'il nous aide à mieux connaître notre Jura. Son abondante documentation photographique est précieuse.

* * *

Miroirs a publié des poèmes de Francis Bourquin, de Robert Simon, de Jean Cuttat, d'Alexandre Voisard, de Nino Nesi, de Roselyne Huot, de Jacques-René Fiechter, de Marie-Josèphe et d'Arthur Nicolet ; des nouvelles, contes et fragments de romans de Roger-Louis Junod, de Jean-Paul Pellaton, de René Chausse et d'Yvette Wagner-Berlincourt ; des études et essais de Jacques Mairens, de Jean-Pierre Monnier ; des notes de Paul Noir, Max Robert, Joseph Beuret-Frantz, Jacques Chapuis, Auguste Viatte et Lucien Marsaux.

Miroirs a donné de très bons bois gravés de Laurent Boillat, d'Emile Corbat, d'Albert Noyer et de Marco Richterich, des linos intéressants de Pierre Michel et des dessins pleins de charme de Fernand Giauque.

2 Edité par la Bonne Presse à Porrentruy.

M. Ali Rebetez vient de nous offrir un précieux instrument de travail : la table générale des travaux parus dans les *Actes* [1]. Les *Actes* de la Société jurassienne d'Emulation ont publié, depuis 1849, quantité d'articles de valeur sur le Jura, son passé, ses richesses, sur les us et coutumes de ses habitants, sur ses savants, ses écrivains, ses artistes. Mais ces articles n'étaient connus que de ceux qui avaient eu le temps de feuilleter tous les volumes des *Actes*. Grâce à M. Ali Rebetez, chacun pourra maintenant se renseigner immédiatement sur ce que les *Actes* possèdent et trouver en quelques instants l'étude désirée.

La brochure du président central de la Société jurassienne d'Emulation renferme encore, en plus de la table générale des travaux parus dans les *Actes*, la liste des membres fondateurs de la société, un état des membres du bureau central, la date de fondation des sections et la liste des présidents, un répertoire des publications faites sous les auspices de la Société jurassienne d'Emulation, la liste des procès-verbaux, des rapports d'activité, des chroniques ayant trait aux nombreuses activités de l'institution. C'est donc un travail considérable que vient d'accomplir M. Ali Rebetez, mais un travail dont lui sauront gré tous ceux qui, dans les domaines les plus divers, s'intéressent au Jura et qui pourront dorénavant trouver sans peine dans les *Actes*, cette précieuse source d'informations, les études, les renseignements qu'ils désirent.

* * *

Bien que ces ouvrages n'appartiennent pas à cette rubrique, je tiens néanmoins à citer, pour ceux de mes lecteurs qui pourraient s'intéresser à des travaux de ce genre, la thèse de M. Jean-Marie Guéniat *Sur la rectification de mélanges binaires dans des colonnes de laboratoire du type Vigreux* [2] et la brochure de M. René Fell sur l'organisation d'un bureau de renseignements [3].

* * *

Ai-je été complet ? Je le crois. Cependant, si quelque écrivain ne trouvait pas, dans les pages qui précèdent, le nom de l'œuvre qu'il cherche, qu'il m'en excuse et me signale cet oubli. Je le réparerai dans le prochain volume.

1 Société jurassienne d'Emulation. *Table générale des matières contenues dans les volumes des Actes de 1847 à 1957*, par Ali Rebetez, président central. Porrentruy. Imprimerie Le Jura S. A. 1958.

2 Thèse présentée à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich pour l'obtention du grade de docteur ès sciences techniques par Jean-Marie Guéniat de Courroux. Bâle Imprimerie Ameba. 1958.

3 *Comment organiser un bureau de renseignements* par René Fell, directeur de l'Office du tourisme de Bienne. Publié sous les auspices de la Société jurassienne de développement « Pro Jura », Moutier. Imprimerie Le Jura S. A., Porrentruy. 1957.